

Les tickets de sang
Qui a tué Louis Piquet ?

Par

Les élèves de 6e D du collège Michelet de Lens

avec la complicité de leur enseignante, Mme Rabhi, et d'Isabelle, professeure-documentaliste

et

Michaël Moslonka – M.M. Faiseur d'histoires

© M.M.Faiseur d'histoires – mars 2016.

Les auteurs

Guénaèle, Léat T, Léa D. , Miriam, Alessia,
Aurélie, Kassandra, Nina S., Nina V, Pheeby,
Bryan, Tom, Kylian, Clara, Tom,
Mathys, Maxence, Théo, Ludovic,
Eloi, Eva et Kimberley.

Caroline Larticle pousse la porte de la boulangerie « Les secrets Dupain ». L'odeur des petits pains au chocolat et des croissants chauds embaument l'air. La jeune fille de vingt-six ans sent également le pain qui vient d'être sorti du four. Une longue file d'attente s'étire devant le comptoir. C'est ici que travaille Jeanne Dupain, son amie. Ce commerce lui appartient et elle a beaucoup de clientèle.

Caroline est une jeune journaliste, très volontaire. Elle veut faire plaisir à son père en devenant un très bon reporter. Malheureusement son rédacteur en chef, Jules Diamant, ne lui donne que des sujets inintéressants à couvrir. Aujourd'hui, elle porte un pantalon gris très élégant, une chemise noire, une veste et des chaussures plates.

Tout en entrant dans la boulangerie, Caroline pense à Antoine, le photographe du journal où elle travaille. Elle s'entend très bien avec lui. Il a trente ans. Elle le trouve gentil, beau, séduisant, adorable, calme et cool. C'est aussi un homme souriant et elle aime la façon dont il s'habille. Elle ressent de l'amour pour lui.

Oui, elle est vraiment tombée amoureuse d'Antoine. Elle rêve souvent de lui. Elle se voit souvent en train de l'embrasser. Mais elle ne veut pas lui avouer ses sentiments, car elle a peur de sa réponse. Elle sait qu'Antoine est divorcé et, peut-être, qu'il ne voudrait pas s'engager avec elle. Ou alors, elle a peur qu'il dise que, lui, il ne l'aime pas. De plus, elle est timide. Dès qu'il la regarde, elle rougit. Du coup, elle ne lui dit rien de ses sentiments.

Dans la file d'attente de la boulangerie, plusieurs personnes parlent du meurtre qui a eu lieu au cinéma. Surprise, Caroline tend l'oreille : elle tient peut-être un sujet intéressant !

Pendant ce temps, son amie est en train de vendre un gâteau à un client, mais elle se trompe. Elle semble très stressée. Jeanne Dupain est une belle jeune femme aux beaux cheveux courts et bruns avec papillon de tatoué à la base du cou. Elle porte des boucles d'oreilles et, sur sa langue, elle a un piercing. Derrière ses lunettes, ses beaux yeux verts, très brillants, se posent sur les clients dès qu'ils entrent dans sa boulangerie.

Caroline décide de l'aider. Quand elles étaient au collège, elles voulaient, toutes les deux, devenir journalistes. Elles avaient quinze de moyenne et elles étaient les meilleures copines du Monde. Mais Jeanne a changé d'avis et a voulu reprendre le commerce de sa mère.

– Ça ne va pas ? lui demande Caroline.

– Si, je vais bien, mais c'est à cause de la clientèle. Ils sont beaucoup aujourd'hui et ça me stresse.

Caroline discute avec Jeanne jusqu'au moment où une cliente leur demande :

– Vous êtes au courant pour le meurtre au cinéma ?

– Je ne savais pas qu'il y avait eu un meurtre...., répond Jeanne. A-t-on des informations à propos du coupable ?

– Oh oui ! Ce serait une histoire entre drogués !

Puis Caroline doit quitter son amie. Elle a rendez-vous avec son rédacteur en chef : il va encore lui demander de faire un article sur une chose ennuyante ! Elle sort de la boulangerie et achète le quotidien au bureau de tabac le plus proche. Puis elle décide de rejoindre son journal, à pieds. Ce n'est pas très loin.

À la une, en gros titre, elle voit :

« Crime atroce au cinéma Pathé de Liévin ! »

Voici ce que raconte l'article : « Ce Jeudi à 2 heures du matin, un employé du cinéma Pathé Gaumont de Liévin a été retrouvé décédé, dans la salle 3, à la fin de la diffusion du film *Scream*. La police pense qu'il a été battu à mort.

La victime s'appelle Louis Piquet.

Louis Piquet avait soixante ans. Il travaillait depuis vingt ans dans ce cinéma. Ce Louis arrachait les tickets d'entrée, trop attaché à ce cinéma pour prendre sa retraite. »

Caroline est triste pour ce vieil homme. Elle continue de lire :

« La victime a été retrouvée par une des personnes qui nettoient les locaux. Louis Piquet était allongé, tout au fond de la salle. Il était couvert de sang et présentait des traces de coups sur l'ensemble du corps. L'employé a appelé le Samu. Les secours sont très vite arrivés sur place. Ils ont essayé de réanimer Louis Piquet, mais celui-ci était déjà mort.

D'après l'employé, Louis Piquet était gentil. Il était toujours à l'écoute des gens et de leur soucis.

"Ah ! Ce Louis, a dit un habitué du cinéma en pleurant, il était trop sympa !"

"Louis ? Il était à l'écoute des gens, il était serviable", a témoigné un second habitué du cinéma.

"Pourquoi ils lui ont fait ça ? a pesté un autre."

"Louis, il était gentil et il nous donnait des conseils de films à regarder", a affirmé encore un dernier habitué. »

Caroline trouve ça incroyable !

Elle continue de lire, tout en marchant. Elle ne parvient pas à se détacher de l'article qui explique que la police a très vite retrouvé le coupable du meurtre.

« L'homme arrêté par la police s'appelle Baracuda, explique le journaliste qui a rédigé le papier. Ce Baracuda traînait dans les toilettes du cinéma quand les policiers sont arrivés sur les lieux. Il s'agit un homme de ving-cinq ans dont le vrai nom est Lucas Dile. Costaud à faire peur, ayant des boucles d'oreilles, il est détesté par les habitants de son quartier, car c'est un trafiquant de cannabis et de cocaïne. Il a même été soupçonné dans les attentats de Londres. »

Ce Baracuda a le profil du coupable idéal, pense Caroline.

Elle arrête de lire. Elle a marché à toute allure, et est déjà arrivé devant les locaux de son journal :

« L'observateur de notre ville ».

La devanture de son lieu de travail n'est pas très soignée. Les vitres sont sales. L'endroit sent mauvais. Il faut dire que « L'observateur de notre ville » a des problèmes financiers.

Avant d'entrer, la jeune femme termine sa lecture.

« Les policiers ont trouvé des empreintes digitales sur le torse de Louis Piquet, précise l'article, et les mains de Lucas Dile étaient couvertes de son sang.

Le suspect prétend qu'avant la mort du vieil homme, il a essayé de l'aider. Il lui aurait fait un massage cardiaque, malheureusement c'était trop tard.

Les enquêteurs ont repéré, à proximité du corps, des mégots de cigarettes et des canettes de bières. Ils les ont collectés et soigneusement mis dans des sachets pour les analyser. Finalement, les empreintes de ce Baracuda ont été retrouvés dessus. Reste à voir si les traces d'ADN coïncident ainsi. »

Caroline abaisse son journal. Elle hésite puis décide d'annuler son rendez-vous avec son rédacteur en chef pour aller voir son père et lui montrer l'article.

* * *

Leur discussion a lieu dans un café, un endroit familial, un peu vieillot. Il s'agit du café que fréquentait le père de Caroline quand il était journaliste. Des habitués lui serrent la main et le félicitent encore pour ses articles. C'est un grand homme très sympathique.

Caroline et lui boivent un café tout en parlant du meurtre du cinéma.

L'ancien reporter, aujourd'hui à la retraite, est catégorique : l'article n'est pas assez détaillé et ce n'est pas un travail de journaliste. Ça ressemblerait plutôt à un compte rendu de la police. Il préfère les articles plus approfondis.

– Tu sais, ma fille, ça a l'air louche cette histoire, ajoute-t-il. Un vieil homme battu dans une salle de cinéma ? Moi, je trouve ça bizarre... Il y a beaucoup de gens au cinéma.... Ils auraient vu la scène et seraient intervenus...

Caroline n'est pas de son avis :

– Tu trouves vraiment que ça a l'air louche, papa ? Tu sais avec le monde que l'on a, il peut en arriver des choses... Les gens sont égoïstes, ils ne veulent pas aider quand il y a un problème...

– Très bien, très bien, bougonne son père. Mais, ce meurtre, ça ne ressemble pas à Baracuda.

En effet, il connaît bien Lucas Dile, car il a fait un sujet sur lui voici plusieurs années. En effet, quand il avait dix-huit ans, Lucas Dile a braqué un magasin. La police l'a arrêté et il a pris un an de prison ferme. Il a voulu mettre fin à sa vie dans sa cellule, mais il s'est raté. C'est après ça qu'il s'est mis à vendre de la drogue.

– Ce Baracuda, c'est plus un dealer qu'un tueur, même s'il est violent. À mon avis, aussi étrange que

cela puisse paraître, il a vraiment dû essayé de le sauver, comme il dit... D'ailleurs, il n'est pas du genre à mentir quand il est pris la main dans le sac ! Je me souviens que lors de son procès pour le braquage, il n'avait pas nié les faits. Il les avait assumés...

Caroline se dit que c'est le moment pour enquêter. Il faut qu'elle voit son boss le plus vite possible !

– Je tiens un scoop ! Je vais passer l'information à mon rédacteur en chef, déclare-t-elle. Et peut-être qu'il me donnera l'autorisation d'enquêter sur cette histoire !

* * *

Caroline a attendu toute la journée avant d'aller voir son rédacteur en chef. Le soir venu, elle décide de se prendre en main. Elle veut découvrir la vérité et démontrer qu'elle est capable d'enquêter sur une affaire sérieuse.

Elle ouvre la porte du bureau de son chef.

Jules Diamant est en train de consulter son ordinateur, son habituelle tasse, remplie de soupe à l'oignon et de croûtons, à la main. C'est un homme de quarante-trois ans aux cheveux blonds et longs. Il porte toujours un short, un t-shirt et des claquettes. De l'avis de Caroline, il devrait être en tenue un peu plus sérieuse quand il travaille.

– Re-bonjour !! lance-t-elle.

– Qu'est-ce que tu fais-là ? peste-t-il, en colère. Tu devrais être chez toi !

– J'ai quelque chose qui devrait vous intéresser et vous faire énormément plaisir ! Il y a truc qui cloche sur le meurtre. Je veux enquêter !

Jules Diamant est surpris.

– Non, refuse-t-il, tu ne feras rien de tout ça ! Tu es trop jeune et trop sensible. Et puis, il vaudrait mieux que ce soit un homme qui s'en charge !

Caroline est très très énervée.

– Vous savez que les femmes sont aussi douées que les hommes pour mener une enquête ?

Avant que son chef ne réagisse, elle ajoute :

– Si je trouve quelque chose, on vendra mieux notre journal, car Internet nous fait de la concurrence, vous le savez bien !

– Je ne suis pas d'accord, rétorque Jules Diamant. Ce n'est pas à cause d'Internet si nous avons des soucis financiers. Les gens ne lisent plus, c'est tout.

Caroline n'insiste pas sur ce sujet. Elle sait qu'avec lui, elle n'aura pas raison.

– S'il vous plaît, le supplie-t-elle, laissez-moi enquêter ! Si je me trompe ce sera entièrement de ma faute. D'accord ?

– M'ouais, d'accord, essaye toujours.

– Ooh, merci ! Je suis si contente que vous m'accordiez cette mission ! Encore merci !

– Remercie-moi plutôt en évitant de t'attirer des problèmes ! Allez, file !

Super contente, la jeune journaliste quitte le bureau en claquant la porte. Elle va enfin enquêter sur un véritable sujet !

Elle appelle son père pour lui annoncer la nouvelle.

– C'est bien, ma fille, la félicite-t-il. Continue comme ça ! Mais surtout, fais très attention. Tu risques de rencontrer des gens dangereux au cours de ta mission...

Elle voit alors Antoine devant la machine à café. Elle dit « au-revoir » à son père, arrête la communication et range son téléphone dans la poche de son pantalon.

Souriante, elle explique à Antoine :

– Le rédacteur en chef a accepté que j'enquête sur l'agression du cinéma !

– Oh, félicitations ! la compliment le photographe. Tu es la meilleure !

Caroline rougit.

– Mer... merci..., bafouille-t-elle avant de lui demander : Tiens, et si tu m'aidais ?

– Oui, avec plaisir ! Je serai ton photographe !

Ainsi, je pourrais être avec elle, pense Antoine. Oh, elle est si belle et si charmante !

Il n'a jamais osé lui parler des sentiments qu'il a pour elle, car il a peur d'être rejeté. En effet, peut-être ne l'aime-t-elle pas ?

– On se donne rendez-vous chez moi ? ajoute-t-il. On pourrait parler de l'enquête devant un repas ?

Je fais bien la cuisine.

Caroline sourit :

– Le dîner, ce sera pour plus tard. Je préfère aller à la pêche aux informations sans perdre de temps !

* * *

Caroline décide de commencer ses investigations auprès des amis de « Baracuda ». C'est Antoine qui la met en relation avec ce milieu. Quand il était jeune, il avait dans sa classe un enfant misérable qui n'avait pas de quoi manger le midi. Et c'est sa mère qui, tous les jours, lui offrait de quoi se nourrir. Cet enfant s'appelle Jules. Maintenant, il est le chef des dealers pour qui travaille Baracuda. Il lui doit donc une dette.

Caroline et Antoine ont donné rendez-vous aux connaissances de Baracuda dans un parc. Ils avaient choisi un lieu public pour éviter d'être agressés, mais les amis de Baracuda ont refusé cet endroit. Ils ont exigé que Caroline vienne dans un entrepôt abandonné au fond d'une ruelle inhabitée. Caroline et Antoine ont accepté, car ils ont besoin d'informations pour leur enquête.

Ils arrivent au lieu de rendez-vous. L'endroit est malsain. La rue est vide de passants. La route est déformée, pas droite du tout et il n'y a pas de trottoir. Des poubelles sont remplies à ras bord. Elles ne sont jamais vidées. Les maisons aux alentours sont dans un état pitoyable : certaines sont sans toit, certaines sans fenêtres, d'autres sont à moitié brûlées.

Caroline et Antoine sont angoissés. Heureusement qu'ils sont ensemble !

Ils entrent dans l'entrepôt abandonné.

À l'intérieur tout est en vrac. Le toit s'est affaissé et ils sentent des courants d'air. Il y a des caisses de bois et beaucoup de crottes de rats et de souris au sol. Caroline remarque que beaucoup de gens ont fumé, car des centaines de mégots traînent au sol. Elle remarque également des tas de sacs qui pourraient bien être des sacs de drogue.

Deux amis de Baracuda, Hassen et Jean-Paul, les attendent. Ils sont debout, un pied posé contre l'un des murs de l'entrepôt. Ils fument et n'ont pas l'air très sympathiques.

Hassen a les cheveux bruns en bataille, les yeux marrons. Débraillé, il est barbu et sa moustache est mal coupée. Son jean est arraché au niveau des genoux.

Jean-Paul, lui, est un jeune toxicomane de 18 ans. Il a des boutons sur tout le visage. Il porte des habits très sales, des vêtements de travail tout boueux.

Jean-Paul trouve Caroline vraiment jolie. Il lui sourit de ses dents jaunies et gâtées par la consommation de drogue.

– T'es canon, ma p'tite, lui dit-il.

– Laisse-la tranquille, réplique aussitôt Antoine.

– Qu'est-ce que tu veux, toi ? intervient Hassen.

– Taisez-vous, les gars ! ordonne alors Jules. Antoine est un mec bien. Sa famille m'a aidé quand j'étais enfant.

Antoine est soulagé. Jules n'a pas oublié sa mère et l'aide qu'elle lui a apportée.

– OK, chef, répondent Jean-Paul et Hassen, c'est toi le boss.

Jules est assis, les pieds sur une table. Il est en train de fumer un cigare. Il est gros, sale et moche.

– Salut, Jules. Ça va ?

– Ouais. Tu te souviens toujours de ces moments ?

– Bien sûr. Merci de ton aide.

– Dis-moi ce que tu veux !

Caroline trouve les trois délinquants intimidants. Néanmoins, elle prend la parole et leur explique la situation, tout en restant méfiante. Hassen et Jean-Paul sont tout de suite contents qu'une journaliste s'intéresse à Baracuda.

– Ouais, y aura un article sur Baracuda ! s'enthousiasme Hassen. P'êt'e aussi qu'il passera à la télé.

Il aura trop de swag !

– Ils vont sûrement faire un film sur lui qui sortira au cinéma ! rajoute Jean-Paul.

– Taisez-vous les gars, intervient à nouveau Jules. Je vous rappelle que Baracuda est en prison en ce moment et qu'il ne peut pas en sortir, alors que ce n'est pas lui le coupable.

– J'suis trop dég qu'il soit au trou, j'te jure ! crache Jean-Paul.

– Ouais, ajoute Hassen, Baracuda est innocent ! Les poulets l'accusent, car il a voulu sauver Louis !

Caroline est très surprise :

– Ah bon ? Vous êtes sérieux ? Il a sauvé monsieur Piquet ?

– Ouais, il a essayé de le sauver ! répète Hassen.

– Oui, approuve Jules, il a cherché à aider Louis.

– Mais Baracuda avait le sang de Louis sur lui, rétorque Caroline. Et ses empreintes digitales ont été retrouvées sur le corps de Louis...

– En fait, il avait du sang du vieil homme sur lui, car il lui a fait un massage cardiaque, vous comprenez ?

– D'accord, mais qu'est-ce qui me prouve que c'est vrai ?

– Parce que Baracuda cherchait le trésor du vieux. Louis, c'était un richard. Il le planquait on ne sait pas où. Baracuda était très intelligent, il ne l'a pas tué, car il cherchait son argent. Il était dans le cinéma pour le faire parler, et les morts ça ne peut pas parler !

– Ouais, voilà, dit Hassen. Il est v'nu à son secours pour qu'il parle. Il l'a secoué, dans tous les sens, mais l'autre, il est mort quand même...

Et Jean-Paul de préciser :

– Il disait : « Louis, il est où le trésor ? Il est où ? Dis-le moi ! »

– Et si les poulets ont trouvé ses mégots de cigarettes et des canettes avec ses empreintes, c'est parce qu'il était au cinéma pour regarder un film et qu'il s'est pas gêné pour boire et fumer. Il avait prévu, ensuite, à la fermeture du cinéma de retrouver le vieux pour le faire parler.

* * *

Caroline et Antoine se trouvent devant la chambre numéro 324 d'un hôtel luxueux. Ils ont un rendez-vous avec une dénommée Adixia Canon. Cette Adixia a contacté le journal, car elle a des éléments concernant le meurtre de Louis Piquet. L'établissement où elle loge est un hôtel cinq étoiles. L'entrée est immense. Les employés portent un smoking et des chaussures bien cirées. Au centre du hall d'entrée, une statue de marbre accueille les clients. Les murs sont décorés avec des reproductions des tableaux de Picasso.

Caroline frappe à la porte du numéro 324.

Une femme très élégante de vingt-et-un ans, avec beaucoup de classe, lui ouvre. Des bijoux magnifiques lui ornent les oreilles, les poignets et le cou.

– Bonjour, Madame Canon, lui dit Caroline. Je suis la journaliste que vous vouliez voir.

Adixia Canon semble stressée.

– Vous allez bien ? lui demande la jeune journaliste.

– Oui, je vais bien, lui répond Adixia en lui souriant avec légèreté. Entrez, je vous prie. Nous serons plus au calme. J'ai plein de choses à vous dire !

Dans la chambre, le lit est immense, la télévision est du dernier cri et des draps en soie noire recouvrent le lit. La discussion commence en buvant une tasse de thé.

– Qu'est-ce que vous avez vu ? demande Caroline.

– Moi ? Je n'ai rien vu, lui dit Adixia qui se lève.

Elle dénude ses épaules, et effleure Antoine avant de lui poser la main sur l'épaule.

– Si vous voulez, je peux poser pour vous, minauda-t-elle.

– J'accepte avec joie, très chère ! lui dit Antoine. Une femme si belle que vous !

Adixia se touche les cheveux et sourit :

– Vous me flattez, il ne faut pas dire ça.

– Vous voulez que je vous prenne en photo, maintenant ? continue Antoine.

– Oui, s'il vous plaît, avec plaisir. Après tout, je suis faites pour être photographiée...

Caroline n'aime pas Adixia, car elle se la raconte et se prend pour une star. Mais elle sait qu'Antoine fait semblant d'être charmé pour avoir son témoignage. Elle intervient à ce moment précis.

– Vous lui servirez de modèle si vous nous dites pour quelle raison vous nous avez fait venir, ici.

Est-ce que vous savez quelque chose à propos du meurtre ?

– En fait, je sais qui c'est..., lâche Adixia.

– Comment ça ? Qui est-ce ?

– Tout le monde croit que c'est Baracuda le coupable, mais, moi, je soupçonne fortement William Lafleur.

– Et qui est ce William Lafleur ? Un fleuriste ?

– Mais non, voyons ! Il s'agit d'un réalisateur de films, très riche. Et marié. Et il est très violent. Lors de ma dernière sortie au cinéma avec lui (j'étais sa maîtresse, voyez-vous), il a eu un malentendu avec Louis. Sa carte bancaire a été refusé et Louis n'a pas voulu le laisser passer. Alors, William est entré dans l'embrouille. Il a juré d'avoir sa peau.

– Vous êtes sûre de ça ?

– Bien sûr, s'énerve Adixia, puisque je vous le dis !! William a même voulu me frapper parce que je lui ai reproché de s'en être pris à ce pauvre vieil homme. J'ai enlevé mes talons et je les lui ai lancés

à la figure puis je suis partie !

Caroline est aux anges. Elle tient son scoop, et elle trouve ça, génial. Antoine est du même avis, mais tous les deux se disent qu'il leur faut quand interroger William Lafleur pour avoir sa version des faits.

* * *

Caroline est perdue. Elle ne sait plus quoi penser. Antoine et elle ont rencontré William Lafleur. Ils l'ont trouvé à la terrasse de son restaurant préféré. Un restaurant situé devant un parc. Il était en train de gronder des enfants qui jouaient au foot.

En effet, il n'aime pas le bruit et aime encore moins qu'on le dérange quand il travaille sur un scénario. Le scénario sur lequel il travaille est celui d'un film d'horreur qui aura pour titre « la famille Mouton ». Le réalisateur sait qu'il va gagner beaucoup d'argent avec ce film.

William Lafleur, petit et malicieux, sourit toujours avec arrogance. Il a les yeux bleus et les cheveux courts. Dès le départ, Caroline a eu une mauvaise impression. Elle n'a pas aimé les termes qu'il a utilisé pour disputer les enfants. Et puis, elle s'est renseignée avant de le rencontrer : William Lafleur, personne ne l'apprécie dans le milieu du cinéma.

– Vous êtes William Lafleur ? lui a-t-elle demandé après qu'il ait regagné sa table.

– Pourquoi ? a-t-il tout de suite grondé.

– Car ce monsieur est soupçonné d'un meurtre et je voudrais m'informer auprès de lui. Je suis journaliste.

– Et de quel meurtre suis-je soupçonné ?

Caroline lui a tout raconté.

– Je n'ai pas tué Louis Piquet, s'est immédiatement défendu le réalisateur, car je l'adorais ! Ce pauvre Louis était une personne très sympathique. Il adorait mes films. Il allait tous les voir ! Qui vous a dit que c'était moi, le meurtrier ?

Et Caroline lui a appris qu'il s'agissait d'Adixia.

William Lafleur a très mal pris la nouvelle. Il a réagi avec colère. Il s'est levé de table en aboyant :

– Je comprends tout ! Elle veut se venger de moi, car je l'ai trompée !

* * *

Caroline ne sait donc plus quoi penser. De toute évidence, il semblerait que ça ne soit pas William Lafleur le coupable.

– Adixia m'a manipulée ! bougonne-t-elle. Je n'y ai vu que du feu !

– Je m'en doutais que cette fille n'était pas sincère, lui dit Antoine. Change-toi les idées, après ça ira

mieux. Et tu verras, tu vas réussir. T'es la meilleure !

Il a raison, se dit Caroline. *J'ai trop de choses en tête et j'ai vraiment besoin de me vider l'esprit...*

– Merci, Antoine ! Tu es formidable ! Je vais à la boulangerie de mon amie, on se revoit à 17 heures au journal pour reprendre notre enquête.

Elle quitte le photographe et, une demi-heure plus tard, elle arrive devant « Les secrets Dupain ».

– Mince, c'est fermé ! réalise-t-elle en voyant l'affiche « fermée pour cause de maladie »

Soudain, elle entend parler. La discussion vient de l'arrière de la boulangerie. Elle fait le tour du commerce et découvre Jeanne en train de donner du pain à un SDF. Les vêtements du sans-abri sont troués. Il lui manque une chaussure. Une blessure, pleine de sang, rend son visage terrifiant.

– Tenez, monsieur, lui dit Jeanne. Régalez-vous !

– Merci, lui dit le SDF. Je vous adore, m'adme Dupain !

La boulangère découvre alors la présence de Caroline.

– Te voilà, lui dit la jeune journaliste. Ça va ?

– Je ne me sens pas très bien. Un méchant virus, certainement. Je vais vite me remettre.

– Je ne savais pas que tu faisais ça, c'est bien.

– Merci, Caro, mais, ce n'est que donner du pain, tu sais... C'est tout ce que je n'ai pas vendu.

– Peut-être, mais c'est beaucoup pour ce SDF. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Pourquoi est-il blessé à la tête ?

Jeanne soupire :

– Il s'est fait agressé avec d'autres Sdf dans une ruelle près du chemin de fer, explique-t-elle.

Le SDF se met alors à pleurer :

– C'est une honte de nous taper, nous, les pauvres gens ! C'est comme ce salaud de Louis, tiens !

Ce prénom me dit quelque chose, pense Caroline.

– Louis, c'est le vieux monsieur du cinéma qui a été tué ? demande-t-elle au Sdf,

– Ouais, c'est c'salopard ! Et ça fra pas une grosse perte, moi, j'vous l'dis !

– Vous avez connu Louis Piquet ? insiste la journaliste.

– Ouais, il nous tapait quand on approchait d'son cinéma. On avait rien fait ! Quel homme méchant ! Il nous tapait ! Quel... quel salaud !

– Oui, c'est une honte ! s'indigne Jeanne avant d'aller chercher une trousse de secours dans sa boulangerie.

Caroline comprend que Louis Piquet semblait doué pour se donner une belle image, ce qui était loin d'être le cas. C'était même tout le contraire : c'était quelqu'un d'horrible envers les personnes sans-abris qu'il frappait.

Jeanne revient voir le SDF. Elle prend une compresse et vaporise, dessus, du désinfectant. Puis elle

lui nettoie sa blessure et lui met un pansement.

Une fois qu'elle a terminé, le SDF s'en va en la remerciant :

– Merci beaucoup, madame. Au revoir, à bientôt !

– De rien, monsieur, lui lance Jeanne avec un sourire. J'ai fait ça avec plaisir. Faites attention à vous !

Puis elle s'intéresse à son amie :

– Oh, ça n'a pas l'air d'aller bien, toi aussi. Il y a quelque chose qui te tracasse ?

– Oui, j'enquête justement sur le meurtre de Louis, lui confie Caroline. Et je suis dans une impasse.

Son amie ne cache pas sa surprise.

– Mais... La police n'a-t-elle pas déjà arrêté le coupable ?

– Non. Enfin, oui, mais ce n'est peut être pas lui...

– Ah...

Jeanne semble réfléchir, puis elle dit à Caroline :

– À mon avis, vu que Louis détestait les SDF, c'est peut-être l'un d'entre-eux qui s'est vengé ?

– Tu es sûre de ça ?

– Eh bien, puisque Louis n'arrêtait pas de les frapper...

– Mais oui ! s'exclame Caroline. C'est une très bonne idée ! Je vais aller les interroger !

* * *

Quand Caroline arrive au journal pour retrouver Antoine, son rédacteur en chef l'interpelle. Un certain Teddy Abdo a appelé en demandant si quelqu'un enquêtait sur l'agression du vieil homme du cinéma. Après avoir fait passer sa communication par plusieurs bureaux, il a eu finalement le rédacteur en chef en ligne.

Jules Diamant lui passe la communication.

– Bonjour Madame L'article, je m'appelle Teddy Abdo. J'ai vu la scène et je veux témoigner. Je sais que ce n'est pas Baracuda, le meurtrier.

– Dans ce cas, pourquoi ne pas aller voir la police ?

– J'ai essayé, mais personne ne veut m'écouter. On me dit que le coupable a déjà été arrêté.

– Dans ce cas, monsieur Abdo, moi, je serai ravie d'entendre votre témoignage.

Teddy Abdo lui donne rendez-vous dans sa villa. Sans attendre Antoine, Caroline part aussitôt.

Teddy Abdo est un nageur professionnel. C'est un champion, il a gagné quatre médailles d'or et une d'argent, car il était tombé malade. Il n'a jamais perdu une course. Quand Caroline arrive, il ouvre la puissante porte automatique de sa villa avec sa télécommande. La jeune femme entre dans sa

propriété.

C'est très luxueux et immense, pense-t-elle. Trop tape à l'œil pour moi...

Teddy Abdo l'attend sur le seuil de sa villa. C'est un jeune homme de vingt-quatre ans. Un peignoir doré s'ouvre sur son torse bronzé et musclé. Il est en caleçon de bains. Il porte des lunettes dont la monture est en or, ainsi qu'une chaîne en or.

Il l'invite à entrer. Elle traverse le hall. Tout au fond, elle voit une piscine. Elle traverse le salon. Elle entre dans une pièce très « classe » avec des canapés en cuir et des tableaux accrochés aux murs.

Teddy Abdo se prépare un cocktail. Il lui demande si elle en veut un. Caroline lui répond : « non, merci ». Elle préfère se concentrer sur leur discussion.

Le nageur professionnel l'amène devant la piscine puis la fait s'asseoir dans un transat.

– Alors, monsieur Abdo ? demande Caroline. Qu'avez-vous à me dire qui innocenterait Baracuda ?

– Baracuda était effectivement au cinéma. Je l'ai regardé pendant tout le film, car, mon épouse et moi, nous étions juste devant lui. À la fin du film, j'ai vu une fille se sauver. Elle venait du fond de la salle, de l'endroit où a été retrouvé Louis Piquet...

Une femme ? s'interroge Caroline, surprise, avant de penser : *Adixia !*

* * *

Caroline a gardé le numéro d'Adixia Canon. Elle l'a appelée pour lui donner rendez-vous afin de parler d'Antoine et des sentiments qu'il a pour elle. Son piège a marché. Pressée de la rencontrer, Adixia Canon a accepté et lui a proposé de la voir à 18h30 au restaurant « Les 3 étoiles », rue des roses rouges.

Il s'agit d'un endroit à la fois chic et populaire.

Caroline entre dans le restaurant et voit Adixia qui est déjà tranquillement assise. Celle-ci est en train de boire un verre de cola.

J'ai hâte de savoir ce qu'elle va me dire, songe la journaliste en se dirigeant vers elle.

Souriante, Adixia Canon se lève aussitôt pour l'accueillir.

– Bonjour, Madame L'article, asseyez-vous !

Caroline lui sourit également et s'installe à table.

– Alors ? Que voulez-vous me dire ? lui demande Adixia. Je suis si pressée de vous écouter !

– Adixia, je vous ai menti. Je ne suis pas venue pour vous parler d'Antoine, mais pour vous parler de William Lafleur... Ce n'est pas lui le coupable. Pourquoi m'avoir menti ? J'ai un témoin qui vous a aperçu pas très loin du corps de Louis Piquet...

Adixia se montre effrayée, craignant visiblement d'être accusée du meurtre du vieil homme.

– Ne me prenez pas pour la coupable ! se récrie-t-elle. C'est vrai, j'avoue ! J'ai menti pour William

Lafleur, mais je n'ai tué personne !

Caroline ne la croit pas vraiment, d'autant qu'elle était présente au cinéma. À moins que Teddy Abdo ne lui ai menti, lui aussi.

– Admettons, dit-elle pourtant. Dans ce cas, pourquoi avoir accusé le metteur en scène ?

Adixia gémit, en larmes :

– J'étais sa maîtresse, mais il m'a trompé avec une autre femme. Et puis il me frappait. Souvent. Alors, je souhaitais plus que tout me venger...

– D'accord, je comprends. Mais vous auriez mieux fait de porter plainte contre lui au lieu de me mentir.

Adixia pleure de plus belle.

– Oui, vous avez raison... Je... je suis tellement désolée...

– Allons, ce n'est pas grave. Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer. Allez, arrêtez de pleurer.

Adixia sèche ses larmes.

– Merci, madame Larticle, merci de m'avoir écoutée.

– De rien... Mais, dites-moi, peut-être pourriez-vous vous rattraper en m'aidant à faire avancer mon enquête ? Auriez-vous vu quelque chose de particulier ?

Elle doute de ce qu'Adixia peut raconter. Après tout, elle était présente au moment du meurtre. Mais elle se dit que ça vaut peut-être le coup de lui faire confiance.

– Bon, oui, j'ai... j'ai vu quelque chose, avoue Adixia. J'étais au bout de la même rangée, quand le vieil homme est entré dans la salle et qu'il s'est assis parmi nous. Puis la personne qui a frappé Louis est arrivée. Je l'ai vue...

Un serveur vient l'interrompre :

– Bonjour, mesdames. Vous avez choisi ?

Caroline commande un hamburger avec une limonade et Adixia de la purée avec de petits légumes ainsi qu'un croissant. Une fois le serveur parti, elles reprennent leur discussion.

– J'ai vraiment eu peur que la personne s'attaque à moi, s'excuse Adixia, J'aurais bien voulu aider ce pauvre homme, mais la peur m'en a empêché. J'étais comme paralysée. Ensuite, je me suis enfuie... J'aurais vraiment voulu l'aider contre cette femme..

– Une femme ? Comment ça ? L'agresseur était une *femme* ?

– Oui, une grande femme aux cheveux bruns et courts. Avec des lunettes. Et un tatouage dans le cou. Je l'ai vu car le vieil homme avait une lampe torche. Elle est tombée quand la femme s'est mise à le tabasser. Le faisceau lumineux a éclairé son visage...

Choquée, Caroline écarquille les yeux.

– Un... un tatouage, bégaye-t-elle.

– Oui, un papillon, je crois bien. Et, elle portait même un tablier ! Vous vous rendez-compte ? Un tablier dans un cinéma ?

La jeune journaliste manque de s'évanouir.

– Mer... Merci de m'avoir donné ces informations, bégaye-t-elle en se dépêchant de sortir du restaurant.

Épilogue

Caroline n'en revient toujours pas. Elle est outrée que sa meilleure amie ait pu faire une chose pareille.

C'est impossible..., ressasse-t-elle. Elle, si gentille... Elle ne peut pas commettre un tel crime...

Maintenant, elle et Jeanne se tiennent face à face.

La boulangère a très vite compris quand elle a vu son amie entrer dans son magasin : Caroline la regardait comme si elle était sa pire ennemie.

– Pourquoi ? a-t-elle crié. Pourquoi as-tu fait ça ? Je suis si déçue...

Jeanne s'est aussitôt agenouillée, en pleurant.

À présent, elle lui raconte tout. Elle ne veut pas que quelqu'un d'autre soit accusé à sa place. Même s'il s'agit d'un trafiquant de drogue. Et puis, elle ne supporte plus ce secret qui lui ronge l'esprit !

Elle me dit tout pour se libérer, comprend Caroline.

Au début, elle ne comprend pas les paroles de son amie à cause de ses sanglots, mais elle déchiffre le plus important « J'ai tué, Louis... » Puis les propos de Jeanne deviennent intelligibles.

– Louis m'exaspérait, avoue-t-elle. En vérité, c'était une personne lamentable. Il battait les pauvres sans-abris, car ils tournaient autour de son cinéma. Il disait que ça lui faisait une mauvaise publicité. Ce cinéma, c'était toute sa vie, il ne pouvait pas s'en séparer. Il était plus important que les personnes pauvres. Ça me faisait mal au cœur ! Un jour, je l'ai prévenu. Je lui ai dit : « Fais très attention, si tu continues, je te jure que tu auras des problèmes ! », mais sans résultat. Les violences de Louis me brisaient le cœur, je m'imaginai sans cesse ce que ça faisait d'être battu. Un soir, après le travail, j'ai bu pour oublier. Trop bu. La colère m'a emportée. Je n'avais même pas enlevé mon tablier. Je suis rentrée dans le cinéma, j'ai acheté un ticket. Alors, je l'ai vu qui se dirigeait vers une salle. Je l'ai suivie. Et je suis passée à l'acte. Je n'ai pas réfléchi. Peut-être qu'il y aurait des témoins, mais je m'en moquais. Je me suis acharnée sur ce pauvre Louis, comme si j'étais possédée...

Jeanne s'arrête. Elle a tout dit. Elle sait ce qui l'attend.

Caroline aussi.

Une grande tristesse s'empare d'elle. Pourtant, elle devrait être contente : elle a trouvé le vrai coupable. Son rédacteur en chef ne pourra plus refuser de lui confier de vrais sujets d'investigation et son père sera fier d'elle. Malheureusement, elle est seulement triste, pour son amie, Jeanne...

FIN.